

## Le corps du père

Michel Pleau

---

Numéro 123, automne 2009

Filiation & Transmission

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Pleau, M. (2009). Le corps du père. *Moebius*, (123), 131–133.

# MICHEL PLEAU

## *Le corps du père*

Ta parole  
Me fait parler  
En ce jour vivant  
Quand toi tu es  
Depuis si longtemps  
Racine parmi les racines

Hélène Cadou

il est étrange de te fermer les yeux  
d'avancer dans le brûlant des traces  
soleil percé d'où s'écoule le sang du père

c'est que j'ai vu le feu quitter ton corps  
monter dans tes souvenirs

depuis la nuit se tient debout  
contre la fenêtre  
c'est le noir des bêtes et de la peur  
je suis seul  
comme dans tes yeux

ce qui me ronge est plus bavard que la neige  
j'ai les mains éclatées par tant de mots retenus  
je voudrais prendre ton corps  
et le déposer plus loin  
et dire ce n'est pas moi ce sac de douleurs

mais parfois me vient une telle envie  
de vent dans la nuit  
il y a longtemps le temps  
s'est échappé du ciel  
racontent les arbres

je me souviens d'un ennui  
que tu portais comme une lampe  
je faisais comme si ton visage  
était le nid de quelqu'un d'autre

je me détournais de ton corps  
allongé  
au bord de l'envol

dans le silence des objets  
je me refusais à prononcer ton nom  
qui avait soif d'un déchirement  
l'encerclement de silence  
autour de ta chair  
et le froissement des nuages  
que le noir laissait entendre  
étaient comme le ciel  
se rassemblant au-dessus de toi

je n'ai pas oublié l'étoile brève  
perdue durant l'enfance  
cette épine de lumière  
coincée à jamais au fond de la gorge

mais ce soir tout est en ordre  
j'entends des vents tout simples qui me visitent  
l'écho d'une langue perdue

les paysages se moulent à mon corps  
désormais la vie est un feuillage  
qui se confond avec mes mains

lointaines sont les branches  
qui veillaient sur ton absence

trop longtemps la terre a servi de refuge  
mais à présent l'horizon  
est un éblouissement tardif

aujourd'hui il suffirait peut-être  
d'une femme qui m'aimerait  
il suffirait d'une aube  
aux bras tremblants comme l'herbe  
pour que la beauté répare le monde